

Naissance de l'école publique

Jacques Lachapelle

Numéro 102, automne 2004

Les enseignements de l'école

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15696ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lachapelle, J. (2004). Naissance de l'école publique. *Continuité*, (102), 30–33.

NAISSANCE

de l'école publique



Avec l'ère industrielle est apparue la nécessité d'élaborer des modèles d'écoles de quartier. Des erreurs ont été corrigées, des idées ont été abandonnées pour faire naître des bâtiments plus fonctionnels et mieux adaptés. Esquisse de l'évolution de la typologie architecturale montréalaise de l'époque.

par Jacques Lachapelle

L'ancienne école Plessis d'Adolphe Lévêque, sise rue Plessis, a été érigée en 1877-1878. Elle illustre le modèle d'école proposé par le Bureau des commissaires catholiques dans les années 1870 : un plan rectangulaire simple et compact qui s'insère dans l'étroit îlot urbain.

Photos : Jacques Lachapelle

Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, l'école publique est un modèle à inventer. Tout un défi dans une ville comme Montréal, qui connaît une croissance phénoménale sous l'effet de l'industrialisation. Dans une volonté d'atteindre des niveaux de qualité internatio-

naux, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, surintendant de l'Instruction publique, cherche des leçons du côté des États-Unis, de l'Ontario et de l'Europe. En 1857, il écrit dans le *Journal de l'Instruction publique (JIP)* : « L'art moderne a [...] inventé des combinaisons qui, par leur simplicité et leur commodité, coupent court à une foule d'inconvénients et offrent à l'hygiène, à l'étude et même à la morale de précieuses garanties. » Malgré

ces influences extérieures, il semble bien qu'une typologie architecturale montréalaise ait vu le jour et persisté durant plusieurs décennies.

L'INVENTION D'UN MODÈLE CATHOLIQUE

Érigée en 1877-1878, l'ancienne école Plessis illustre le modèle qu'a proposé le Bureau des commissaires catholiques dans les années 1870. Son plan rectangulaire, simple et compact, répond aux contraintes d'insertion dans l'étroit îlot urbain. Ses trois niveaux peuvent sembler excessifs quand on imagine des écoliers peinant à gravir l'escalier principal, forcés de se suivre sagement en rangs d'oignons. Ce gabarit, parfois exhaussé d'un étage, a pourtant été le plus répandu. Cette taille suggère que l'école primaire était alors conçue à l'échelle physique et sociale du quartier, cette portion d'une grande ville à laquelle un enfant peut aisément s'identifier.

D'allure fière et sobre, l'édifice s'inscrit dans la longue tradition de l'architecture conventuelle, image collective de l'institution que les communautés religieuses ont su transmettre depuis des générations. Si sa composition est traditionnelle, son style néogothique est au goût du jour. Il se démarque cependant de l'usage qu'en faisaient certaines écoles anglaises, qui tiraient de ce style un parti pittoresque absent de l'école Plessis. Dès son origine, le modèle catholique privilégie l'ordre et la convention.

Le programme de ces premières écoles est minimal et leur plan, fort simple. En plus du logement du concierge, il s'agit de distribuer les classes et le bureau du directeur de part et d'autre d'un axe de circulation transversal. Une grande salle de réunion est installée sous les combles.

Ce plan présente néanmoins plusieurs problèmes. Les classes dessinées longitudinalement ont une forme peu conviviale. Leur fenêtrage inégal force parfois l'emploi de fenêtres intérieures pour assurer un éclairage d'appoint en second jour. Les déplacements en cas d'incendie ne sont pas sécuritaires, les élèves devant traverser certaines salles pour atteindre le second escalier. La situation de la grande salle au sommet du bâtiment présente un risque supplémentaire en cas d'évacuation.

Le gouvernement aspirera à corriger ces caractéristiques problématiques. L'évolution sera telle qu'en 1895, dans le JIP, on vante les immenses progrès en insistant sur le fait qu'« aujourd'hui, tout est

calculé: l'espace réservé aux élèves, le volume d'air respirable, la quantité de lumière, la ventilation, le chauffage, les lieux d'aisances, enfin tous les détails les plus minutieux pour assurer le bien-être des élèves sont l'objet d'une attention spéciale ».

Ainsi, au tournant du siècle, les classes sont plus spacieuses et standardisées. Pour des fins d'hygiène, chaque élève doit avoir au moins 4,3 m³ d'air. Les fenêtres doivent s'ouvrir afin d'assurer la ventilation. Pour améliorer l'éclairage, elles sont plus généreuses et montent dorénavant près du plafond, ce qui contribue incidemment à faire d'elles un élément remarquable des façades. On opte aussi pour le corridor central longitudinal, qui simplifie la répartition des classes et donne facilement accès aux deux escaliers d'issue. Enfin, placée au rez-de-chaussée, au cœur de l'édifice, la grande salle de réunion est plus accessible et plus polyvalente.

Ces innovations rappellent à quel point, au-delà de l'esthétique, on cherche déjà au XIX^e siècle des fondements pragmatiques, voire scientifiques, à la conception fonctionnelle des espaces. S'y ajoutent des considérations morales séculaires comme la séparation des sexes, qui contribue à renforcer le parti de la symétrie.

DU CLASSICISME À LA MODERNITÉ

Compte tenu de ce cadre typologique très étroit, c'est surtout par le traitement des façades que les architectes peuvent donner un caractère distinctif à leur création. Sous l'influence du milieu anglophone, l'éclectisme édouardien, avec ses emplois contrastés de brique foncée et de pierre, constitue la principale approche. L'académisme beaux-arts en fournit une autre, aux principes plus stricts. À cet égard, la contribution des deux premiers architectes canadiens diplômés de l'École des Beaux-Arts de Paris, J. Omer Marchand et Ernest Cormier, mérite d'être soulignée.

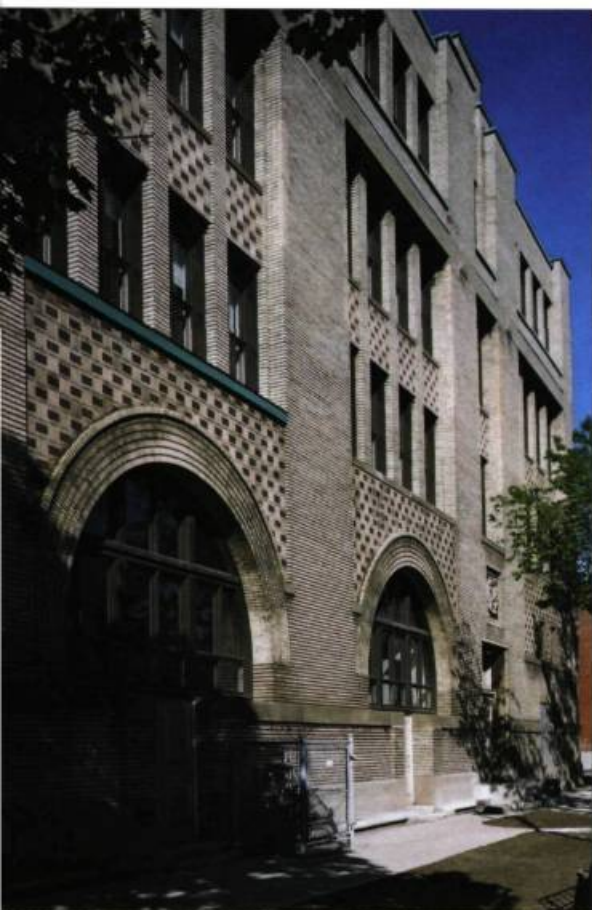
L'école Gabriel-Souart (1916), œuvre de Marchand, illustre une remarquable maîtrise

L'école Gabrielle-Souart, actuelle école Garneau, a été construite en 1916 par les architectes J. Omer Marchand, E.-A. Doucet et J.-A. Morissette. Cet édifice de la rue Papineau illustre parfaitement la maîtrise des préceptes classiques. Monumental, il participe à l'embellissement urbain.



Construite en 1931, l'école Cherrier, actuel Espace-jeunesse de la rue Saint-Hubert à Montréal, est l'œuvre d'Eugène Larose. L'architecte a emprunté aux idées de l'Art déco pour la créer.





L'école Saint-Arsène, située rue Christophe-Colomb à Montréal, date de 1923 et est l'œuvre de l'architecte Ernest Cormier.



Construite en 1925, l'ancienne école Sainte-Julienne-Falconieri, à Montréal, est de l'architecte Ernest Cormier. La composition de la façade procède d'une succession de travées uniformes qui rappellent l'image du péristyle.

des préceptes classiques. Sa monumentalité caractéristique est justifiée par une idéologie selon laquelle les commandes publiques doivent contribuer à l'embellissement urbain. Après la Grande Guerre, peut-être lors de sa brève collaboration avec Marchand, Cormier propose, avec l'école Saint-Arsène, une solution où ce n'est pas le style mais la composition qui importe. Le rez-de-chaussée, qui n'est plus ici le soubassement d'une série de pilastres, est percé d'une triple arcade qui éclaire généreusement la grande salle et indique sa position centrale. La subdivision de l'élévation dévoile également le plan des classes aux étages. La façade devient ainsi le portrait de l'intérieur plu-

tôt qu'un élément décoratif. Parce que ce bâtiment de Cormier est rigoureusement conçu comme un tout intégré, il mérite d'être considéré comme un des moments clés dans l'évolution de la typologie scolaire.

Marchand reprend cette méthode pour les écoles Madeleine-de-Verchères (1926) et La Visitation (1930). Quelques autres architectes l'adoptent aussi, mais Cormier

BIENVENUE



Maison Tsawenhohi

Centre d'interprétation des savoir-faire hurons-wendat

KWE

- ▶ Visites commentées
- ▶ Démonstrations artisanales
- ▶ Exposition
- ▶ Pièces archéologiques

- ▶ Animation culturelle
- ▶ Projection multimédia
- ▶ Flore traditionnelle
- ▶ Artisanat



Service d'accueil & visites guidées
(église, chute Kabir Kouba, ...)

Info-réservation : (418) 845-0700

75, rue Chef Nicolas Vincent
Wendake

l'abandonne. Ainsi, dans l'ancienne école Sainte-Julienne-Falconieri (1925) et l'école Saint-Ambroise-Annexe (1930), les façades n'expriment pas les fonctions intérieures, mais procèdent d'une succession vigoureuse de travées uniformes. En rappelant l'image du péristyle, Cormier renoue avec le classicisme mais le modernise en le dénudant. L'esprit est semblable à celui qui dicte la conception du pavillon principal de l'Université de Montréal. Il est également près des idées de l'Art déco qu'Eugène Larose applique entre autres à l'école Cherrier (1931). Dans la mesure où il y a abstraction de l'ornement historiciste, toutes ces écoles franchissent une première étape vers la modernité (voir « Les leçons de l'école moderne », p. 38). Par leur symétrie et leur gabarit, elles restent néanmoins apparentées au type initial de l'école Plessis.

En 1933, Eugène Larose va plus loin avec sa conception de l'école Notre-Dame-de-la-Défense. L'horizontalité des élévations donne une impression d'étalement par opposition au caractère compact des écoles antérieures. La forme générale

vient enclore la cour d'école, liant le plein et le vide en un tout. Par ailleurs, s'il y a apparente symétrie, elle n'est pas stricte: les pavillons extrêmes sont plus ou moins en recul et leur volumétrie évoque la différence d'usage. L'un comprend la grande salle de l'école, l'autre sert de résidence aux sœurs. Par son approche fonctionnaliste, Larose ouvre la voie à l'idée d'une architecture qui n'a plus à obéir aux règles traditionnelles et peut dorénavant explorer les voies de la modernité.

Dès les années 1930, l'architecture typique de l'école de quartier ne fait donc plus consensus. Peu à peu, avec la montée de la modernité, les idées sur la ville, l'esthétique, la fonctionnalité, l'enfance et la pédagogie ont évolué pour faire oublier que ces écoles confrontées aux nouveautés de l'ère industrielle résultaient, elles aussi, de valeurs qui se voulaient modernes.

■ Jacques Lachapelle est professeur agrégé à l'École d'architecture de l'Université de Montréal.



L'école Notre-Dame-de-la-Défense, située rue Henri-Julien à Montréal, est l'œuvre de l'architecte Eugène Larose. La composition de ce bâtiment construit en 1933 fait abstraction de l'ornement historiciste et franchit ainsi l'étape de la modernité.

En 1901, Alphonse Desjardins créait la première **caisse scolaire**. Il voulait ainsi initier les élèves aux valeurs de l'épargne et de la coopération afin qu'ils deviennent autonomes, responsables et compétents à toutes les étapes de leur vie.

L'épargne du sou

a 100

ans...
et plus!



Pour plus d'informations sur la caisse scolaire et ses activités éducatives, consultez notre site Internet **www.desjardins.com**, sections parents et enseignants.